

peut-être pas l'Occident encore. De-ci de-là un chapelet s'égrène en guise de passe-temps. Derrière la vitre, la table laisse voir seulement des tasses minuscules, où fume le café, qu'on appelle toujours « turc », et les immenses verres d'eau.

Mais cette foule parle grec, parfois français, et c'est tout. Les 120.000 Saloniciens de l'avant-guerre sont devenus 550.000. La ville, juive, est grecque maintenant. Jadis 80.000 Israélites. Aujourd'hui 60.000 à peine, et noyés dans l'exubérante et verbeuse population. Les faubourgs poussent leurs tentacules. Des quartiers entiers, de vraies villes, ont surgi en champignons là où l'herbe même était rase et rare. Les petites maisons blanches et rouges de Toumba, de Calamaria, ont accueilli les réfugiés d'Anatolie et de Thrace, qui chaque matin descendent en ville, artisans ou boutiquiers. Des baraquements militaires — traces de l'occupation française — sont encore utilisés comme logements provisoires. Mais peu à peu ils disparaissent, et la ville campagnarde, coquette et poussiéreuse, se répand. De l'autre côté, vers le Vardar, ce sont des villages entiers de Bulgarie, de Thrace, d'Asie, qui ont planté le tabac, la vigne, qui ont mué les marais en champs potagers : pommes de terre, haricots, piments, choux de toutes sortes vont le matin vers la ville sur les petits chevaux, les ânes ou les chars antiques trainés par les deux bœufs gris. Où est la steppe nue ou le marécage de roseaux qui couvrait la « Campagne » il y a quatre années encore ?

Et voici le port, qui vivait jadis sans doute, mais tranquille, et qui s'émeut. La zone franche, créée il y a deux ans, est envahissante. Elle a nettoyé les écuries d'Au-